

Au Rikois...

Robert Lévesque

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2020). Au Rikois.... *24 images*, (195), 134–135.

Au Rikois...

par ROBERT LÉVESQUE, chroniqueur culturel et écrivain

J'ai la nostalgie d'un cinéma que je n'ai pas connu.

Où je ne suis jamais allé. Une ancienne *salle obscure* des années quarante qu'un incendie dévasta durant mon enfance lorsque j'avais cinq ans et demi. Il s'appelait Le Rikois mais ce n'est qu'en 2015 que j'ai su qu'il avait existé, ce cinéma depuis longtemps disparu, oublié, inconnu, envolé; ouvert en juillet 1942, il brûla en mai 1951. Cette mélancolie m'est venue et me reste depuis que j'ai pu, à 70 ans, dans un album souvenir ramassé au Musée régional de Rimouski où se tenait une exposition soulignant « les 64 ans de la nuit rouge » (l'incendie qui rasa la moitié de la ville dans la soirée du samedi 6 mai au dimanche matin), voir une photo de cette salle nommée Le Rikois et dont mon père ne m'avait jamais parlé (papa n'est allé qu'une fois au cinéma, il a vu *The Great Lie* d'Edmund Goulding). Sur cette photo découpée, que je regarde, il y a l'arche ovale de la scène, le vaste rideau onduleux baissé, les rangées de sièges vides; c'est un cliché en noir et blanc et l'impression m'est aussitôt venue qu'elle évoquait un tombeau, un caveau évidé, une fosse désertée par tous ceux qui s'y assirent, un soir ou l'autre, dans la rue Saint-Germain, et qui sont tous morts, les femmes et les grands enfants, les hommes, les solitaires, les amoureux, les fumeurs amateurs de programmes doubles, les resquilleurs, les couples unis, les discrets *invertis* de l'époque, les éclopés revenus de la guerre, les vendeuses de lingerie, les rêveuses célibataires, les zouaves et les quidams qui s'y succédèrent durant presque dix ans dans le Québec d'avant la Révolution tranquille; une salle obscure dans la grande noirceur où on visionnait en noir et blanc péplums, westerns, mélodrames, des biopics d'avant l'appellation, comédies romantiques, affaires criminelles, vies de saints ou de vampires, de contrebandiers, histoires d'évasions, films noirs, films tristes, films italiens, nanars, aventures romantiques, films mexicains, parisiens, viennois, bibliques, burlesques, musicaux, films angoissants, scènes qui demeurent inoubliables le temps d'une vie, thrillers tracassiers, batailles navales et guerrières, baisers brûlants, procès injustes, adultères passionnés et grands films d'amour. S'étaient-ils tous émus puis amusés les spectateurs du Rikois devant *La fille des marais*, *Un homme et son péché*, *Le retour de Pancho Villa*, *Le grand sommeil*, *La péniche de l'amour*, *Le Père Chopin*, *Madame Curie*, *Casablanca*, *Laura*, *Key*



Largo, Arsenic et vieilles dentelles, La dame du vendredi, Quelle était verte ma vallée... ? Étaient-ils, certains, saisis d'un confus début d'angoisse devant le regard affolé de Joan Crawford, les yeux perçants de Bette Davis, un rictus amer d'Edward G. Robinson ? À quoi pouvait bien leur faire penser ce geste incongru d'Humphrey Bogart passant lentement son pouce droit sur sa lèvre inférieure ?

Ce cinéma d'antan me hante autant qu'un hangar dans un brouillard temporel. À regarder longuement la photo du Rikois, à fixer mes yeux sur ces fauteuils vides vus de l'arrière, il peut m'arriver de les entendre grincer, ces sièges abandonnés, dont les pliants seront rabaissés par ceux qui, par goût d'y *aller*, sont *venus au cinéma*, j'arrive à les percevoir les raclements de gorge des enrhumés qui entrent à pas lents, il y a eu les arrivés tôt, déjà là, ceux qui en groupe cherchent à s'engager dans telle rangée et se reprennent parce que l'un d'eux ne veut vraiment pas être aussi proche de l'écran, ou si loin, j'arrive, dans les propos étouffés qui enflent au fur et à mesure que la salle se remplit, à saisir des mots épars, éclatés, sans suite, comme dans *Lundi rue Christine*, le poème d'*Alcools* qu'Apollinaire a bâti avec des brins de paroles attrapés au vol dans le bistro d'une rue parisienne, je repère des têtes dispersées ici et là et fermement appuyées contre le dossier, je vois qu'il y en a quelques-uns qui s'observent à distance, d'autres qui se reconnaissent sans vraiment se saluer, j'entends les bruits, un étui à lunettes refermé d'un coup sec, un sac lourd que quelqu'un échappe en se hâtant dans l'allée de droite, un type qui a une toux sèche et à qui on refiletrait bien une pastille au citron, un « zut alors » assez appuyé, deux rires simultanés presque trop aigus, une dame qui se mouche à trois fois, tiens... le bruit discret d'un baiser volé, là le début d'une dispute vite éteinte, le dé clic mécanique du rideau qui se lève ou des rideaux qui s'entrouvrent, les premiers *chuts !* impératifs, les froissements de tissus dans le noir qui peu à peu va envahir la salle.

Tout ce qui fait que, outre le film à l'affiche, j'aime *aller au cinéma*, à ce Rikois qui me fout une étrange nostalgie et partout, au Parc, au Beaubien, au Musée, au Champo, au Clap, aux Ursulines, au Varsity, au Zoo Palast, au Petit Marbeuf, à tous les Rex de la terre et à tous les *Paradiso* du souvenir... Le cinoche dans le rapprochement social.